

Jean-François Sonnay

Le Tigre en papier I

roman



camPoche

Le premier tome du « Tigre en papier »
a paru en édition originale en 1984,
aux Éditions L'Âge d'Homme, à Lausanne,
sous le titre « L'Âge d'or »

« Le Tigre en papier; tome I »,
deux cent dix-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le vingt-septième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Huguette Pfander,
Marie-Claude Schoendorff et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Claude Huber,
« Le Rôtillon », 1974, © Musée historique de Lausanne
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,
une entreprise du Groupe CPI
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-219-5
Tous droits réservés
© 2008 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

L'homme qui n'a pas été, dès son berceau, doté de l'esprit de mécontentement de tout ce qui existe, n'arrivera jamais à la découverte du nouveau.

RICHARD WAGNER

LIVRE PREMIER

LEVER DE SOLEIL

I
RUSE DE L'HISTOIRE

VENDREDI 5 janvier 1968. Prague. L'obscurité sur la ville. À peine distinguait-on encore les tours et les pignons de Mala Strana. Comme tous les soirs, Prague se mettait à ressembler à toutes les villes la nuit, perdant jusqu'à l'ombre d'elle-même. Elle n'était plus qu'un espace vague et froid, parsemé de centaines de lampes électriques anonymes, tel un morceau de ciel que les étoiles noircissent et privent d'épaisseur. Sur les trottoirs, des piétons, silhouettes uniformes, filaient en cadence. Au loin l'éclair bleu d'un tram. Des autos faisaient un roulement de tonnerre sur les pavés. Odeurs de gaz, de fumée de charbon. L'horloge d'un clocher frappa six coups.

Elle marchait sur le quai. Elle pressa le pas. Elle se tenait un peu voûtée, la tête rentrée dans les épaules, les bras collés au corps, les mains dans les poches. Son petit sac se balançait à son poignet. L'air glacé montant de la Vltava était humide, gluant sur la peau du visage. Jamais pourtant elle ne manquait l'occasion d'un détour sur son chemin pour le plaisir de longer le fleuve. En marchant elle pouvait voir scintiller des reflets blancs à la surface des tourbillons. Vltava c'était l'âme de la ville, toujours changeante, toujours la même, insensible et

cependant vivante, et elle aimait sa rivière, la rivière de son pays.

Près de l'ancien ministère des Chemins de fer, une bâtisse lugubre, elle remarqua un long défilé de limousines noires, rampantes, pareilles à de gros scarabées. Le Comité Central... tout le monde en parlait depuis quelques jours. Elle imagina des hommes gris et sournois, tout petits dans de beaux salons dorés. Elle se retourna furtivement, presque malgré elle. Les Tatras continuaient leur ronde devant le perron. Elle reprit sa marche rapide, fâchée de s'être laissé distraire par le manège officiel. Qu'importait ce qu'*ils* faisaient ? Ce serait toujours bien assez tôt d'apprendre le pire... Elle préférait ses vieux meubles, sa cuisine proprette, ses élèves. Elle songea à sa famille, à une soirée bien au chaud avec Jiri quand dehors il neige. Elle sourit.

21 heures. Jiri brancha le transistor pour les informations. Le speaker donnait lecture du communiqué du Comité Central. D'une voix monocorde et indifférente, il annonça la démission d'Antonin Novotny du poste de Secrétaire Général du Parti Communiste Tchécoslovaque et son remplacement par Alexandre Dubcek... On se regarda... Les sourires aussitôt apparus sur les lèvres restèrent figés, encore indécis, ce n'était pas possible... Puis Frantisek explosa « hurra ! » et tapa du poing sur la table. Mais Jiri corrigea : ce n'était peut-être qu'une manœuvre, une hirondelle ne faisait pas le printemps. Elle, elle se tut, elle pensa à la noria des voitures devant le ministère. Il lui sembla qu'en vingt ans elle avait perdu jusqu'à la volonté d'espérer.

II

M. CHARTIER

LE 5 JANVIER, ce fut peu après midi que M. Chartier arriva au journal. Il avait l'air préoccupé et, quand le portier lui adressa un bonjour surpris, vaguement narquois, il marmonna quelque chose d'incompréhensible, puis disparut dans l'ascenseur en secouant sa gabardine ruisselante sur la moquette.

M. Jean Chartier, rédacteur de la rubrique culturelle de la *Nouvelle Tribune Helvétique*, avait alors une quarantaine d'années et paraissait sympathique à la plupart de ses collègues de travail. Très grand, toujours habillé à la diable, un peu ventripotent comme tout bon vivant, il faisait figure d'intellectuel bohème. L'étrangeté de sa mise, ses pantalons en accordéon, son unique cravate dont le nœud était devenu minuscule à force d'être serré et desserré, car M. Chartier ne savait pas faire les nœuds et tâchait de faire durer le sien le plus possible, ses vestons aux poches distendues à force d'être bourrées de monnaie, de pipes, clés et autres accessoires, ses cheveux épais, anormalement longs pour un homme de son âge au front dégarni, tout cela faisait de lui une espèce de phénomène plaisant

et anachronique dans l'univers besogneux d'un ordinaire quotidien helvétique.

On le trouvait plutôt gentil, sa voix était posée et claire, son regard un brin malicieux, mais un pli d'amertume marquait parfois sa bouche et il était souvent difficile de savoir s'il faisait de l'ironie ou s'il était simplement distrait. On était prêt, au journal, à lui reconnaître une intelligence subtile, mais on parlait volontiers de lui comme d'un « artiste ». Dans le parler helvétique une telle expression laisse supposer beaucoup de choses fort diverses et souvent peu flatteuses. Un « artiste » ce sera tout aussi bien un chauffard ou un mauvais plombier qu'un vieux copain, un excentrique, un gaffeur ou un charlatan, et cela sans que les gens de ce pays aient jugé nécessaire d'employer une autre expression pour distinguer Michel-Ange ou Mozart.

Passablement de gens ne voulaient d'ailleurs voir dans les manières bohèmes de M. Chartier que de l'affectation et dénonçaient ces coquetteries d'éternel étudiant. Certains le traitaient de « penseur zazou », d'autres racontaient que, depuis un séjour sous les ponts de Paris, il croyait que le débraillé faisait le philosophe. En dépit de ses ambitions de capitale, Lausanne était une ville de province et les réputations fondées sur les commérages y étaient solides. Chartier fréquentait trop les cafés pour ne pas connaître sa propre réputation, mais il ne s'en souciait guère : elle ne le flattait pas plus qu'elle ne le gênait.

À peine débarrassé de son imper, Jean se laissa tomber sur le fauteuil de son bureau, épuisé. Il

soupira, étendit ses longues jambes. Devant lui le paysage était gris, sale, à moitié noyé dans le brouillard; la pluie faisait des traînées sur la vitre. Mal à la tête. Il n'avait pas dormi de la nuit. Pourquoi être venu? Son article du lendemain était prêt, il n'y avait qu'à le transmettre au secrétariat de la rédaction. Rien à faire... Il se redressa. Envie de partir. Non. Il bourra une pipe, la fumée le calmerait. Il était venu pour réfléchir, pour quitter la maison, pour être seul et faire le point. Tout s'emmêlait encore dans son esprit, les paroles coupantes de Madeleine, leur vie de couple, qui s'était mise à ressembler à une infernale partie de cache-cache, la petite Sabine qui allait sur ses six ans et qui boudait tristement dans son coin, son travail de journaliste qui paraissait sombrer dans la routine, sa thèse de philosophie qui piétinait... Cruellement, avec une sorte d'obstination, il tournait et retournait toutes ces questions angoissantes, à la fois si simples et si compliquées. Décider... mais décider quoi? S'il n'y avait là-dedans que cette fatalité intolérable qui rend tous les hommes également petits et faibles dans leur vie quotidienne! Pour un peu il se serait insulté ou giflé. Quoi? Les misérables tracasseries de la vie refluaient sur lui aussi? Mais plus encore que des circonstances, il avait le sentiment d'être prisonnier de lui-même, comme si tout ce qui dans sa pensée lui permettait de s'élever au-dessus du désordre du monde se révélait illusoire, comme si la pensée ne constituait plus qu'un fardeau aggravant son impuissance. Parfois il était tenté de se dire que les hommes simples avaient le cerveau mieux fait

que les intellectuels pour affronter les ennuis de la vie ménagère, mais cette idée ne lui était en l'occurrence d'aucun secours. Et Madeleine qui l'accusait de tergiverser, de s'accrocher à des chimères. Et lui :

— Non, Madeleine, j'essaie seulement d'être raisonnable.

— Mais regarde-toi ! Regarde-nous ! Enfin ! Est-ce que cela a un sens que nous continuions à vivre ensemble si nous devenons des étrangers l'un pour l'autre ?

— Je ne cherche qu'à te comprendre, reprenait-il, et toi on dirait que tu fuis.

— J'ai horreur de ressasser les échecs... Que chacun prenne ses responsabilités !

— Et Sabine ? Est-ce que notre responsabilité vis-à-vis d'elle ne consiste pas justement à mesurer nos décisions ?

Madeleine gardait son air buté. Jean la connaissait trop bien pour ne pas savoir qu'elle enrageait devant l'obstacle. Elle ne savait que répéter « Fais quelque chose ! Prends une décision ! », puis elle partait en coup de vent.

Jean était pourtant sûr d'avoir raison, on ne pouvait pas divorcer à la légère, surtout pas quand la vie d'un enfant était en jeu. Il ralluma sa pipe, s'accouda au bureau et commença à froisser un bout de papier tiré de sa serviette. Savoir où il en était... Quarante ans passés, se dit-il, l'âge des règlements de compte ! Il n'avait cependant pas l'impression d'avoir vieilli ; pour lui la qualité principale de la jeunesse était la curiosité intellectuelle et de ce

point de vue il avait gardé intacte son ouverture d'esprit. Depuis qu'il faisait du journalisme, il avait appris quantité de choses et se trouvait même plus intelligent que le jeune ahuri qu'il était en sortant de l'université.

Il semblait que le temps n'avait guère eu d'importance. Il avait géré sa vie sans trop de mal, il n'avait pas beaucoup souffert, il avait fait des voyages intéressants, des découvertes littéraires, il croyait que l'avenir de l'humanité serait meilleur. Et puis les années avaient fui quand même et il se retrouvait nu comme au premier jour, sans ami, sans idée, sans recette pour bien vivre. L'expérience ne servait à rien. Tout se passait comme si jusqu'alors il n'avait fait que raccommoder des fragments insensés pour se tailler une existence d'intellectuel sérieux, digne de respect... Il voyait le joli visage de Sabine, ses joues rebondies, ses yeux noirs, il aimait sa fille, son petit rire en cascade claire. Et si la vie de Jean Chartier n'avait pas eu d'autre sens que celui-ci : donner naissance à un petit bout de femme espiègle... Qu'est-ce que vous êtes dans la vie ? – Rien, enfin si, père d'une petite fille.

La famille ! Jean soupira. Il se prit la tête dans les mains. Pourquoi diable fonder une famille si l'on est incapable d'aimer durablement ? Il songea à ses parents : s'étaient-ils aimés ? Jean considérait son père comme étranger à toute espèce de sentiment d'affection, un instituteur sévère, sec comme un coup de trique, qui croyait au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, puritain perpétuellement hanté

par quelque péché plus ou moins fantastique. Aurait-il réussi à transmettre cette sécheresse du cœur à son fils? Non, Jean aimait Madeleine; il éprouvait même depuis plusieurs semaines une sorte de passion fébrile pour elle et il lui semblait découvrir un amour longtemps enfoui sous la bonhomie tendre de leur ménage, sous les apparences libérales d'un couple moderne. C'était le vrai amour, qu'il n'avait peut-être pas su ou pas osé exprimer, une passion violente, possessive, jalouse. Il tenait à Madeleine, éperdument, il avait peur d'être seul, besoin d'être aimé aussi. La veille, il lui avait dit « Je t'aime » avec un tel feu qu'il avait eu les larmes aux yeux. Elle l'avait embrassé souriante, détachée, cruelle peut-être; elle avait répondu: « Chéri, je sais, je l'ai toujours su. » Une autre fois Jean se souvenait qu'elle avait répondu: « Pourquoi? »

Maudite famille! Leur mariage n'avait pas été un mariage d'amour ni de raison, mais un mariage de profonde sympathie. Mais la famille était condamnée à foirer. Quand les gens se mariaient par amour, ils s'espionnaient, se berçaient d'illusions, rêvaient d'harmonie, s'ignoraient et finissaient par se détester. Ils y mettaient simplement juste assez de temps pour que les enfants fussent grands. Non. La vie de famille était impossible. Pauvre Sabine!

Jean se trouvait alors dans cet état particulier où la conscience s'écorche vive. Sa vie lui échappait sans qu'il pût faire autre chose pour calmer son esprit que ressasser vainement cette vie, sans qu'il eût d'autre issue que d'être lucide.

La ténacité, la froideur de Madeleine lui révélèrent une femme têtue qu'il avait ignorée jusque-là. Vrai, elle était plus forte que lui et cela se marquait dans le simple fait, combien humiliant, combien insupportable, qu'elle le quittait pour vivre avec un autre homme, alors que lui resterait momentanément seul... Et cela arrivait à lui ! Un homme cultivé comme lui ! Un Monsieur de la presse, quelqu'un qui était lu, critiqué, admiré chaque jour par des dizaines de milliers de lecteurs. Lui, Jean Chartier, était le jouet d'une affaire de divorce douloureuse et ordinaire ! Il se leva si brusquement qu'il fit tomber son fauteuil. Il contourna son bureau et s'approcha de la fenêtre. Il devait bien y avoir un sens à tout cela.

III

L'HONNÊTE HOMME DU XX^e SIÈCLE

JEAN Chartier était né près de Lausanne, dans une famille solidement attachée à la terre. Son père, instituteur, avait passé toute sa vie au milieu des paysans ; Jean avait grandi dans le petit village dont son père tenait l'école et il se souvenait encore du vieux grand-père Chartier à moitié gâteux, qui partait, sa fourche sur l'épaule, faire des foins imaginaires et qu'on allait rechercher avec le char

parce qu'il s'était perdu le long de la route cantonale. Le père de Jean, comme pour se racheter de la faute d'avoir soustrait sa force de travail à la terre, ne jurait que par la sagesse des paysans. Il en avait gardé les manières un peu gauches, le parler traînant, non dépourvu d'humour, et cette espèce de méfiance atavique qui est la meilleure garantie des traditions. Il dénonçait le monde moderne non pas pour ce qu'il apportait de nouveautés technologiques, qu'il considérait au contraire avec la plus naïve admiration, mais parce que ses grandes villes étaient l'occasion d'un dangereux brassage de gens et d'idées. Bien que ne connaissant de la civilisation urbaine que la modeste cité de Lausanne, l'instituteur Chartier craignait comme la peste les concentrations de population. La simple évocation de Paris ou de New York le mettait de mauvaise humeur. Ce rousseauisme qui lui faisait haïr les citadins était d'autant plus obsessionnel et douloureux qu'il lui apparaissait impossible que ses propres enfants restassent au village. Il en avait conçu de l'amertume. Jean était donc condamné à faire des études supérieures, condamné à répéter la trahison du père. On voulut qu'il fût médecin, de campagne évidemment, puis, quand on le vit se passionner pour la philosophie, on rêva d'un Chartier pasteur au milieu de ses brebis. Au bout du compte, le père écoeuré par la perversité de son fils dut se résigner à lui payer des études de Lettres.

L'hostilité du père à ses études devait d'ailleurs prendre dans le souvenir de Jean des proportions

monstrueuses. Il lui semblait qu'il avait dû dépenser des trésors d'ingéniosité et de ténacité pour réussir à échapper au petit monde campagnard et pour vaincre l'urbanophobie paternelle. Il parlait volontiers de son enfance « difficile » et prétendait être un « intellectuel à la force du poignet ». Le statut d'intellectuel avait longtemps revêtu à ses yeux un caractère magique, quelque chose comme la quintessence de la liberté et du cosmopolitisme. Il lui arrivait toutefois de s'interroger sur la précarité de ce statut si gratifiant car, en matière de travail des idées et de recherche de la vérité, rien ne paraissait jamais acquis définitivement et la tâche ne laissait pas d'être parfois ingrate.

Jean Chartier fut un des meilleurs lauréats de sa promotion, distingué pour ses qualités d'analyste. Il savait disséquer une phrase, il était passé maître dans l'art de trier et cataloguer les idées, mais il avait de la peine à improviser. Une maxime le rendait bavard et même brillant, une intuition le paralysait. Il n'éprouva pas de difficulté à évoluer au milieu des esprits pusillanimes de la faculté, où l'on se préoccupait surtout de former des répétiteurs ou des commentateurs plus ou moins modestes. Les traditions protestante, terrienne et pragmatique de la Suisse n'avaient guère favorisé l'éclosion de grands intellectuels ou de bons idéologues. Les facultés de sciences morales n'y étaient que les émanations des vieilles écoles de pasteurs. Quant à la littérature, elle ressemblait à une divinité de la terre qu'auraient seulement troublée les sursauts d'une curieuse mauvaise conscience.

Trop heureux d'avoir su déjouer l'étroitesse et la mesquinerie de son milieu familial, Jean ne songea nullement à se révolter contre une telle conception de la culture. Au contraire, lecteur soigneux, doué d'une mémoire convenable et causeur impénitent, il fut un très bon et très sage étudiant.

Une singulière épreuve l'attendait pourtant au sortir de la faculté, alors qu'il s'apprêtait à une belle carrière d'enseignant. Il avait un peu plus de vingt ans.

On était au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Les peuples d'Europe, frappés de stupeur par le déferlement de la mort et de la haine, mesuraient à peine le prix de la paix. Déchiré, martyrisé, le Vieux Continent avait été partagé en régions militaires. Un nouvel ordre mondial s'imposait, marqué par l'antagonisme de deux grandes puissances, par l'opposition de deux conceptions du monde. Pour la première fois en Europe depuis la fin des guerres napoléoniennes, les armées n'avaient pas seulement servi à vaincre l'ennemi mais à imposer un système social et politique aux pays conquis. D'un côté, la liquidation de la terreur nazie avec l'appui des États-Unis avait permis une restauration de l'ancien ordre libéral, capitaliste et démocratique. De l'autre, la Russie soviétique avait profité de l'avance de l'Armée Rouge pour installer le communisme en Europe centrale et orientale. La victoire soviétique sur le terrain se doublait d'une percée spectaculaire dans les esprits. Les souffrances du peuple russe dans la guerre avaient comme blanchi le régime moscovite

des crimes staliniens. Face à des démocraties affaiblies, la patrie du socialisme incarnait plus que jamais l'espoir d'un nouvel humanisme, le mythe formidable de la revanche des pauvres et des opprimés. Tous les partis communistes bénéficiaient de cette virginité retrouvée et leur crédit en Europe était immense. En ces années de ruine et de désolation, nul ne pouvait ignorer un parti qui représentait la majorité des ouvriers, un parti qui avait la confiance des pauvres et qui canalisait leurs espérances.

Toute une série de circonstances et de magouilles avaient permis à la Suisse de rester à l'écart du conflit mondial. Sa situation l'apparentait aux démocraties occidentales et, malgré un particularisme tenace, on y était sensible aux problèmes qui agitaient alors l'Europe. Jean Chartier, jeune universitaire, ressentit lui aussi le fantastique pouvoir d'attraction des partis communistes. Il était à sa manière un sympathisant de la gauche, un de ces nombreux esprits avides de générosité pour qui la gauche représente le cœur et le progrès, alors que la droite s'identifie avec l'ordre et l'égoïsme des privilégiés. Les démocraties lui paraissaient condamnées à subir indéfiniment le gouvernement des conservateurs ou des modérés invertébrés, elles n'avaient rien de séduisant. Il était plutôt porté à s'enthousiasmer pour les grandes promesses égalitaires. De plus il voyait dans les communistes des ennemis véritables du fascisme, de la peste brune. Il ne croyait pourtant pas au système communiste. Le matérialisme lui semblait une loi

trop inflexible pour être appliquée à la société des hommes. Il ne voulait pas, disait-il, d'une révolution qui risquait d'asservir les hommes et de les transformer en pions anonymes sur l'échiquier de l'Histoire et puis surtout il refusait la violence politique. Au cours des discussions qu'il avait avec ses camarades étudiants, il reconnaissait volontiers qu'une révolution sociale était indispensable, mais il rêvait d'une révolution qui réconcilierait l'homme avec lui-même. Il proclamait qu'il fallait unir les hommes et les idées et non les séparer pour les faire s'affronter.

Jean était mal à l'aise, car il redoutait de passer pour un lâche, d'être méprisé parce qu'il ne parvenait pas à se décider. En fait, c'était l'opposition gauche-droite qui lui était insupportable. Comment peut-on prétendre, se disait-il, que la vérité et le bien soient la propriété d'un homme ou d'une classe et que les autres hommes n'aient que le mensonge en partage? Les communistes ne sont pas plus des sauvages avec le couteau entre les dents que les libéraux humanistes ne sont des laquais des puissances de l'argent! Certains jours, il se maudissait d'avoir voulu s'occuper de philosophie et de politique. Il enrageait de ne pouvoir adhérer au communisme parce qu'il se souciait de la liberté de l'homme et en même temps il enrageait de ne pouvoir se satisfaire du libéralisme parce qu'il se souciait de la justice sociale. Le doute devenait angoisse. Il essayait désespérément de formuler une nouvelle théorie, qu'il appelait l'*individualisme socialiste*, malheureusement cette

idée n'avait encore provoqué que les sarcasmes de quelques camarades malveillants et elle n'avait pas réussi à le rassurer.

C'est alors qu'il fit la découverte de la pensée de Sartre. Dans un premier temps, l'existentialisme devait représenter pour Chartier cette troisième voie qu'en bon Suisse il cherchait autant par finesse que par souci de confort moral.

Un soir de juin 1946, Jean-Paul Sartre vint donner une conférence dans un cinéma de Lausanne. Ce fut une révélation fracassante. Le philosophe français arrivait en province précédé d'une réputation de scandale. Être existentialiste, cela voulait dire être une espèce de nihiliste, un désespéré flirtant avec le suicide, un sans-Dieu, un révolutionnaire et un viveur sans morale. À Paris, c'était la mode existentialiste. À Lausanne, les esprits les plus éclairés se réjouirent de connaître de visu celui qui par son tapage éclipsait tout ce que la France comptait de philosophes. D'autres, plus nombreux, profitèrent simplement de l'occasion d'écouter un Résistant français pour se racheter d'une vieille admiration pour Pétain. Jean Chartier se rendit au cinéma Acropole en compagnie de son amie Carla et d'un jeune exilé juif autrichien qui passait pour un dingue, mais qui était probablement le seul dans la salle à avoir lu *L'Être et le Néant* et toutes les œuvres de Sartre. Le public était venu nombreux voir le petit monstre parisien : il y avait beaucoup de jeunes mais aussi une ribambelle de vieux snobs et de profs à l'air sévère. L'Autrichien était furieux de devoir partager son maître avec tous

ces sages encroûtés qui suaient l'ennui, la suffisance et l'aigreur.

— Tu vois, disait-il à Jean, c'est contre ces bourgeois, contre cette clique de croque-morts qu'Il nous aide à penser. Non mais regarde-les !

— N'empêche qu'Il est bien d'accord de leur faire Sa conférence, répliqua Chartier, encore vierge de toute dévotion pour le maître.

L'Autrichien se fâcha tout à fait lorsque Carla murmura que décidément pour un philosophe, il était bien laid.

Sartre parla de la situation de l'écrivain en 1946, puis il fit tout un développement sur la « synthèse de la Négativité » avant de terminer sur la responsabilité des intellectuels dans la lutte contre la bourgeoisie, ce qui eut pour effet de glacer une partie de l'auditoire. Jean était médusé. Il suivait la conférence avec passablement de peine : la liberté, la néantisation, le projet fondamental, tous ces concepts, qu'on aurait dit créés de toutes pièces par l'orateur, provoquaient une espèce de confusion-panique dans son esprit. Tant d'intelligence le subjuguait et il mesura la modestie de ses compétences et la nullité de l'université dont il était sorti brillamment. Il ne connaissait de Sartre que *La Nausée*, roman qui lui avait paru compliqué et déprimant. Voilà que Sartre en personne venait témoigner de ses convictions et Jean eut l'impression de découvrir la vérité cachée du réel. L'existentialisme projetait l'individu dans le monde, l'accablait de responsabilités, mettait toute la vie en question. Être libre, choisir son destin, démasquer la

mauvaise foi, se battre pour l'être contre le néant dans un combat absurde et infini, il y avait là un pari merveilleux: celui de dire oui au monde tout en disant non au monde.

En réalité, ce qui frappa le plus Jean fut la force extraordinaire qui émanait de ce personnage trapu aux lunettes d'écaille, à la voix grave et métallique. Sartre communiquait une énergie, une passion étonnantes. Celui qui parlait était du côté de la vie, c'était un combattant orgueilleux et en même temps c'était le maître qui, à Paris, présidait aux destinées de l'Esprit. Prendre ainsi le réel à bras-le-corps, repenser la lutte politique comme un engagement métaphysique... quelle audace! C'était un vrai tremblement de terre. L'Autrichien hochait la tête au rythme des phrases comme s'il avait su d'avance tout ce qui allait se dire et, à la fin, il regarda Jean avec un sourire triomphal.

Puis les amis allèrent boire des bières et fumer au Grand Café Bellevue. Jean était abasourdi, bouleversé. Il fallait absolument lire l'œuvre de ce génie, le sens de sa vie était à ce prix. Le lendemain, il achetait *L'Être et le Néant*.

Malgré son zèle, il eut rarement autant de peine à lire un ouvrage philosophique. La prose sublime de Sartre semblait dédaigner les contradictions ou plutôt les rechercher pour les exacerber; elle ne dévoilait une vérité que pour mieux en briser l'image sitôt après. Il consacra à cette lecture de longues journées. Il prenait quelques notes, arrivait désespéré au bas de certaines pages incompréhensibles, reprenait, fumait, reprenait encore jusqu'à ce que les

lignes se mettent à danser ; finalement il s'endormait sur le livre et rêvait d'un examen dans un institut de sourds-muets où il était incapable d'expliquer ce qu'était le cogito pré-réflexif. Mais dans l'ensemble il était heureux. L'existentialisme serait la pensée des temps modernes, les hommes vivraient désormais au rythme endiablé de la liberté absolue et tragique.

Tous les effets de cette révolution ne furent pas aussi positifs. Jean eut notamment quelques difficultés à faire partager son amour nouveau de la vérité existentielle à Carla, qui trouvait que la lucidité était un effort cruel, désolant et par conséquent inutile. Ce fut même un échec total lorsque Jean voulut étudier les trois ek-stases du pour-soi en faisant l'amour avec Carla. Il pensait pouvoir analyser en direct, pour ainsi dire, l'interaction de deux désirs tendus vers l'en-soi dans la jungle du pour-soi et du pour-autrui. Hélas ! Jamais il ne sentit son corps nu aussi absurde, aussi privé de désir et à la honte de cette désillusion vint s'ajouter la juste colère de Carla. Il était étrange de constater, pensa-t-il, combien les rapports entre l'existant et le monde étaient plus faciles à saisir sur le vif lorsqu'il s'agissait d'un verre de bière, d'une rage de dents ou d'une cigarette que lorsqu'il fallait arraisonner autrui.

S'étant trouvé une modeste place de chroniqueur littéraire dans une gazette locale, Jean décida de perfectionner sa culture existentialiste en montant à Paris, Mecque du nouvel humanisme, ce qui acheva de le brouiller avec sa famille. Abandonnant la gentille Carla à un séducteur de

province, il partit s'installer dans une chambre de bonne, rue de l'Abbé-Grégoire, à quelques pas du faubourg Saint-Germain. Il passa là deux années inoubliables, entre les bouquinistes, les petits théâtres, les caves à jazz, la Bibliothèque Sainte-Geneviève, les terrasses et les berges de la Seine. Il dévorait des dizaines et des dizaines de livres qu'il allait ensuite revendre sur les quais. Il se fit quelques amis, apprit à parler vite et sans accent, mais il n'osa jamais aborder le maître, qu'il voyait pourtant au Flore ou à la Coupole. Il envoyait chaque semaine des papiers à sa gazette helvétique, des critiques littéraires, des chroniques politiques, des billets d'atmosphère écrits avec chaleur et avec un amour du détail qui traduisait son immense vénération pour les moindres tourbillons de la capitale française.

Pendant ces années parisiennes comme après son retour au bercail helvétique, Jean continua d'être un admirateur de Sartre. Toutefois son espoir de voir l'existentialisme supplanter et la pensée bourgeoise et la pensée marxiste avait été passablement déçu. Malgré quelques critiques du système stalinien, Sartre était resté fidèle au matérialisme dialectique et l'engagement qu'il prônait n'avait de sens que dans le cadre du grand parti de la classe ouvrière. L'idée même de l'engagement, qui avait tant de succès auprès des intellectuels progressistes, correspondait tout à fait à la psychologie militaire qui régnait alors au PC. Jean, qui n'aurait pas hésité à suivre son maître si celui-ci s'était décidé à entrer dans les rangs

communistes, était devenu un compagnon de route des révolutionnaires, un ami de l'URSS. Cette attitude ne manquait pas de courage dans une période où l'invective et le mépris venaient aussi bien des ennemis que des « amis ». Mais il fallait bien se résoudre à choisir son camp.

Depuis 1947 en effet, le climat idéologique s'était alourdi. La guerre qu'on avait crue terminée semblait de nouveau à l'ordre du jour. L'affrontement entre le bloc communiste et le bloc capitaliste était devenu systématique, terrifiant. Ce fut le Coup de Prague, le blocus de Berlin et plus tard l'invasion de la Corée du Sud. Le monde était coupé en deux. Qui n'était pas pour un camp était nécessairement pour le camp adverse. À l'intérieur des pays démocratiques, on assistait à une véritable militarisation des idées, prolongement empoisonné de cette troisième guerre mondiale, menée à coups de chantages et de conflits périphériques. Les idées cessèrent de circuler, les débats devinrent polémiques. Il n'était plus question de discuter, d'écouter ou de comprendre, mais de soupçonner, de maudire, d'insulter.

Tout était coupé en deux, à l'image de la planète : la pensée politique, la vision de l'homme et de la société, la morale, l'art, la vie même. D'un côté le progrès aux couleurs soviétiques, de l'autre le conservatisme à teinte libérale. C'était une guerre totale, un combat entre le bien et le mal. Le plus désastreux étant qu'il ne s'agissait pas de savoir ce qui était bien ou mal, mais de servir aveuglément la cause qu'on avait choisie. Les rares esprits

indépendants étaient vilipendés de toutes parts comme Albert Camus, taxés de nihilistes, condamnés au désespoir. Rarement la pensée des hommes ne fut si policée, si soumise, si méprisée qu'en ce temps-là. Jean Chartier devait se souvenir plus tard de cette période comme une des plus brutales et des plus effrayantes de sa vie. La mauvaise foi, le bluff, l'intolérance étaient tels qu'en fait personne n'avait plus le droit de réfléchir librement. Souvent il avait envie d'abandonner la partie... Pouvoir dire: «La paix! Je ne veux pas choisir entre deux maux, je ne veux pas de manichéisme, je veux être libre! Laissez-moi en paix!» Mais ce repos était d'avance marqué du sceau de la lâcheté. Il fallait de toute urgence poursuivre la bataille, quelque horreur qu'on eût de l'un et l'autre camp. Jean en faisait des cauchemars. On ne mesure pas encore combien cette paralysie a coûté à la philosophie, à la civilisation, que d'années perdues, que de générations abruties par le mensonge, alors même qu'on voulait seulement croire à la paix.

Avec la logique démente du camp contre camp, l'Europe était entrée dans une ère où la politique avait barre sur tout. Toute activité humaine se mesurait à l'aune du pouvoir, toute parole était justiciable de l'Histoire, tout était politique, la seule exigence morale demeurant le réalisme, le machiavélisme. Reconnaisant la suprématie absolue du combat politique, l'existentialisme s'était lui-même immolé devant le temple du marxisme-léninisme.

Jean supportait de plus en plus mal sa situation. Le drame pour lui était de voir sa liberté prise en

otage par son compagnonnage avec les communistes. Par peur autant que par dépit, il en vint à se détourner quelque peu de la philosophie et de la politique. Vers la fin de son séjour parisien, il se mit à s'occuper surtout de littérature, domaine dans lequel il se sentait plus à l'aise. Il renouait en cela avec ce fond personnaliste qui lui avait toujours fait croire que la révolution commencerait par le singulier, par l'individuel. La littérature, qui jouit en France d'un prestige exceptionnel et de l'illusion de gouverner le réel en formant les esprits, était le lieu rêvé où Jean pouvait se réconcilier avec son expérience universitaire d'observateur du langage, tout en poursuivant sa réflexion sur l'état du monde. Grâce à Sartre, il avait développé l'art de parler charnellement des textes et celui d'exalter le sens de la liberté en littérature. Cet art était harmonieusement complété par une bonne dose de clairvoyance politique.

De retour en Suisse, riche de ses aventures métropolitaines – bien que timide il avait réussi à côtoyer tout ce que Paris d'après-guerre comptait de célébrités et à interviewer certaines d'entre elles, sauf Sartre évidemment –, Jean Chartier s'était installé à Lausanne et avait été engagé comme rédacteur culturel à la *Nouvelle Tribune Helvétique*. Il avait gardé de son séjour parisien ce côté bohème et bon enfant qui fit rapidement sa réputation dans les milieux de la presse. Son existentialisme latent et ses sympathies pour la gauche, voire l'extrême gauche, l'avaient toutefois rendu suspect aux yeux des sommités universitaires de Lausanne et son projet de

thèse sur Merleau-Ponty suscitait leur méfiance. On était trop content de cataloguer M. Chartier comme journaliste, c'est-à-dire comme quelqu'un qui, à la différence des universitaires, savait écrire, mais devait se cantonner dans le quotidien inessentiel. Dans le public en revanche, on admirait ses connaissances de la pensée contemporaine. Il passait pour un critique raffiné et éclectique.

Jean n'eut cependant jamais l'impression de suivre une carrière confortable. L'impossibilité de trouver une expression politique adéquate à ses préoccupations humanistes était pour lui un réel crève-cœur. Tout compte fait, il doutait que les hommes parvinssent jamais à s'entendre sur la vérité et sur le bien. On pouvait même douter qu'il y eût une vérité universelle. Chacun se choisissait un idéal, qui la révolution, qui la liberté individuelle, qui le triomphe des masses, qui la foi chrétienne, mais ces choix étaient toujours d'une manière ou d'une autre en contradiction avec la morale de tous les jours et il y avait en définitive autant de compromis boiteux que de principes parfaits. Quelque chose empêchait les hommes d'être véritablement maîtres de leur destin. Ce fut une des raisons de son intérêt pour la démarche structuraliste, vers la fin des années cinquante. Si les révolutions politiques échouent, se dit-il, ce n'est certainement pas faute de bonne volonté mais parce que les structures du pouvoir sont peut-être éternelles. Si la vérité est difficile à saisir, c'est peut-être parce qu'elle s'est dissimulée dans l'inconscient du langage. Jean était trop pénétré d'existentialisme

pour renoncer à la notion d'homme et à la liberté du sujet, mais il était bien obligé de reconnaître que les structuralistes mettaient le doigt sur des déterminations non négligeables de l'action et de la pensée.

Toutes ces réflexions fournissaient à M. Chartier la matière de ses articles pour la *Nouvelle Tribune* et c'est ainsi qu'il acquit la réputation de « journaliste-philosophe », le meilleur et peut-être le seul de toute la Suisse francophone. Cette considération rejaillissait agréablement sur ses lecteurs, qui appréciaient tout particulièrement son ouverture d'esprit et son sens de la comparaison. La découverte du structuralisme avait dans une certaine mesure réconcilié cet homme avec son temps. Il ne cessait d'affirmer que la qualité d'une civilisation se manifestait par la largeur du champ de connaissances et que la vigueur d'une culture poussait à élargir ce champ le plus possible. Il ne pensait pas qu'il y eût de limites à cet enrichissement. Selon lui, la modernité devait précisément consister en une aptitude à réfléchir sur la signification plurielle des choses. Cela étant admis, on pouvait, écrivait-il, se monter raisonnablement optimiste quant à l'avenir et au progrès de l'humanité.

Ceux qui l'ont côtoyé à cette époque se souviennent de son intelligence méthodique, et pour cette raison un peu lente, de ses phrases pleines de détours et de références livresques invérifiables, de son goût artistique assez sûr. Il était un de ces sages modernes trop rares dans la presse, une sorte de

concentré de pensées multiples, tout à la fois bizarre et rassurant. Il rappelait volontiers à ses interlocuteurs que les choses étaient infiniment compliquées et qu'il fallait infiniment de temps avant de décider quoi que ce fût en matière philosophique. À la fin des années soixante, alors que l'Europe de l'Ouest connaissait une prospérité bienvenue, Jean Chartier se souvenait parfaitement des affreux dilemmes de la guerre froide, mais il voulait croire que l'humanité s'acheminait bon an mal an vers un mieux être, vers davantage de paix et de liberté, vers ce qu'on appelait en politique la coexistence pacifique entre socialisme et libéralisme. Sans avoir jamais été marxiste au-delà des coups de semonce sartriens, il restait ce qu'il est convenu d'appeler un progressiste. Et il faut avouer que la Suisse a toujours eu besoin de ce genre d'esprits éclairés.